

## Tu n'as rien à craindre

– Approche donc, merdeux, t'as rien à craindre.

Quand le père me disait ça, je ne bougeais plus. Je baissais la tête et j'attendais. Que ça vienne. Et ça venait. Toujours. Il s'avançait, prenait ma main droite, toujours ma main droite, et la posait sur sa braguette. Ma main droite, c'était comme un instrument pour lui. L'instrument de son plaisir. Et celui de ma honte. Quand il avait fini, il me foutait une claque.

– Allez casse-toi, petite fiotte !

Les premières fois, j'ai pleuré sans comprendre ce qui m'arrivait. Pas trop fort pour qu'on ne m'entende pas. A la maison, personne n'aimait les pleurnicheurs. Ensuite je n'ai plus pleuré. Rien ne sèche plus vite que les larmes. Peut-être parce que j'ai tout de suite compris que ça ne servait à rien. Juste à me faire engueuler par ma mère ou mon frère aîné.

– Encore à chialer! sifflait la mère sans me jeter un coup d'œil.

– Ferme ton clairon, la môme ! crachait mon frère.

J'aurai donné le peu que j'avais pour pouvoir l'aimer, le père. Ma collection de cartes postales. Mes timbres avec les avions. Et l'image de la Vierge que je garde toujours sur moi pour que personne ne la trouve. Ils se foutaient de ma gueule. Ils sont comme ça. J'aurais tout donné pour les aimer, juste un petit peu. Tout. Parfois, je me disais que je pourrais donner ma vie. Pas un gros sacrifice.

– Tu n'as rien à craindre, Bernard. Montre-toi !

Le père, je ne sais pas s'il m'aimait. A sa façon, peut-être. Combien y a-t-il de façon d'aimer ? Si je le savais.

– Allez, viens par-là, Nanard ! T'as rien à craindre.

Nanard ! Ça lui aurait écorché la gueule de m'appeler Bernard ? Comme s'il ne voulait pas savoir que c'était vraiment moi qui me tenais devant lui, les yeux fixés sur mes godasses. Comme si ce n'était pas le poignet droit de Bernard qu'il tenait dans sa pogne mais celui d'un inconnu : Nanard ! Comme si je n'existais pas. C'est pour ça que je garde mes larmes dans ma tête. Pour ne pas exister. Car pleurer, c'est se laisser aller à être soi-même. Et moi, je ne voulais plus être moi. Les larmes forment sous mon crâne un lac d'eau saumâtre qui m'inonde la tête et noie toute bonne pensée qui aurait l'idée d'émerger.

Une fois la chose faite, le père me laissait en plan dans le réduit qui me servait de chambre. Mon frère aîné avait posé ses conditions : hors de question que je dorme dans la même pièce que lui et mon autre frangin. Au début j'avais des draps mais je pissais de temps en temps au lit. Ma mère en a eu marre, alors elle a acheté une toile en plastique pour recouvrir le matelas et a retiré les draps. Je dormais sous des couvertures qui grattent.

– Tu n'as rien à craindre, Bernard. C'est fini.

Le père m'abandonnait dans l'obscurité et rejoignait ma mère dans la chambre qui jouxtait le réduit. Derrière la cloison, j'entendais tout. Le sommier qui grinçait. Leurs chuchotements. Leurs disputes. Je ne comprenais pas toujours ce qu'ils se disaient. Un soir, j'ai collé mon oreille sur la cloison et ce que j'ai entendu me fila un sacré coup. Pour un peu, j'ai cru que le lac d'eau saumâtre dans ma tête allait déborder et se répandre dans toute la maison. Il aurait mieux valu. Tout inonder. Les noyer. Tous.

– Qu'est-ce qu'il a dit, le mioche ?

La voix de la mère.

– Il a rien à dire, c'est qu'une merde, a répondu le père.

Ce soir-là, un énorme trou se creusa à l'intérieur de moi depuis ma tête jusqu'à mes intestins. J'ai eu à peine le temps de courir pour vomir dans la cuvette des toilettes. Je voulais que tout parte dans la cuvette, mon cœur, mes yeux, mes tripes. J'ai prié la Vierge de mon image secrète de me faire disparaître. Comme une merde sur laquelle on tire la chasse ! Pendant que je vomissais, quelques larmes ont ourlé mes paupières puis se sont immiscées entre les plis de mon visage avant de s'arrêter à la commissure de mes lèvres. Elles étaient chaudes, salées. Elles attendaient le bon moment pour se rappeler à moi.

– Tu n'as rien à craindre, Bernard. Je vais venir te voir.

Une fois, une seule fois, j'ai tenté de faire une allusion auprès de mes frères sur ce que je subissais. Je n'ai pas fini ma phrase que mon frère aîné a pris la rage.

– Tu fermes ta bouche, petit pédé, compris ? Tu fermes ta bouche !

Il me tenait par le cou contre un mur, les doigts enfoncés dans ma gorge. L'autre a fait mine de n'avoir rien entendu et s'est mis à lire. Le père disait de lui « qu'il deviendra quelqu'un » parce qu'il avait toujours le nez dans un bouquin.

– Et moi, je deviendrai quelqu'un aussi ? tentai-je, un soir où je trouvais curieusement la force d'espérer.

Mes frangins se marrèrent comme des bossus. Ma mère demanda qui voulait encore de la soupe et le père dit qu'il allait pleuvoir. Puis ils ont aspiré leur soupe comme une bande de mulets à l'abreuvoir. Moi, un peu pour les emmerder, j'ai avalé chacune de mes cuillères en silence.

– Ecoute, Bernard, tu n'as rien à craindre !

« Approche, tête de mule, t'as rien à craindre. » Je l'entends encore, le père. J'aurais voulu que les années passent plus vite. C'est long, les années de merde. Mon frère aîné a fini par quitter la maison, il avait mis une fille du village en cloque, une aussi timbrée que lui, et a trouvé un boulot de chauffeur-livreur. Il passe de temps en temps, il me met une claque sur la nuque en me demandant comment je vais.

– Alors, comment elle va, la pédale ?

– Il va bien, il va bien, répond la mère à ma place.

Je garde le silence. C'est tout ce que je parviens à faire.

Le cadet est parti aussi. Loin. Il a fait des études, est devenu quelqu'un. Le père avait vu juste. Il ne vient presque jamais, n'appelle pas souvent. Il préfère garder le silence. Comme moi. J'ai bien tenté de le briser ce silence. Deux fois.

La première fois j'étais encore tout même, le père venait de débiter ses petites séances. Je ne savais dire si c'était bien ou mal, normal ou pas. Alors, j'en ai parlé à Jacques, le seul camarade avec qui je jouais. Il a réfléchi, lui non plus ne savait pas et puis il a eu une idée.

– Va voir le curé, peut-être qu'il saura, lui.

Pas idiot. J'ai tenté le coup. Jacques m'a accompagné, il connaissait les horaires des confessions. Il m'a expliqué comment cela se passait. J'ai attendu mon tour. Quand je suis sorti de l'espèce d'armoire, Jacques se précipita vers moi pour savoir ce que le curé m'avait dit.

– Il m'a écouté sans rien dire, répondis-je, puis il m'a dit de me placer sous la protection de notre Seigneur qui me donnera la force de je ne sais plus quoi, j'ai pas tout compris.

Nous en sommes restés là et n'en avons plus jamais parlé. J'ai attendu en vain que le Seigneur me fasse un signe, du coup j'ai chipé l'image de la Vierge dans

l'église et je la garde sur moi. Lassé d'attendre, l'an passé j'ai tourné autour de la gendarmerie. Les gendarmes, eux, doivent savoir ce qui est bien ou pas. C'est leur métier. Dans le hall, un gendarme me demanda ce que je voulais, je n'ai pas osé lui répondre. Je suis ressorti sans rien dire, le gendarme a haussé les épaules, il en avait vu d'autres. J'ai campé sur le trottoir, debout, jusqu'à ce que j'entende un autre gendarme, un chef peut-être, demander qui était et que voulait ce jeune garçon qui stationnait devant les locaux de la brigade depuis le début de la matinée. L'autre répondit qu'il n'en savait rien, il s'est pris une engueulade. Le chef est sorti me voir.

– Que fais-tu là, mon garçon ? On peut t'aider ?

Je n'ai pas osé lui demander d'envoyer la troupe chez moi pour que mon père arrête de m'emmerder, qu'ils l'emportent loin de la maison, quelques jours en prison s'il le faut.

– Je t'écoute.

Rien ne sortait. Je l'ai regardé droit dans les yeux pour qu'il lise dans mon regard ce que je ne pouvais exprimer avec ma voix. Il a froncé les sourcils, a fait un signe de tête et j'ai détalé. Quand je me suis retourné, il était encore à me regarder courir comme un lapin, les mains sur les hanches. Nous sommes restés à nous observer de loin une trentaine de secondes puis je me suis enfui. Que fuyais-je ? Mon manque de courage ? Mes scrupules ? Ou l'opportunité de me libérer ? Cette fois-là, je compris que le train de la vérité ne passerait plus. Victime, c'est moi qui étais condamné à porter les chaînes de la culpabilité et du dégoût que j'éprouvais pour moi-même.

– Je monte, Bernard, tu n'as rien à craindre.

Quand mes aînés ont quitté la baraque, le père a cassé sa pipe vite fait. A croire que ça ne l'intéressait pas de vivre avec ma mère et moi. Faut dire que je l'ai bien aidé à écourter sa chienne d'existence. L'alcool, ça conserve les fruits, pas bien les bonhommes. Pendant les repas, je remplissais son verre dès qu'il buvait une gorgée. La bouteille de pinard y passait. Dès le repas terminé, je récupérais la gnôle dans le buffet, un verre à moutarde et vas-y que je le gavais de gnôle. Il devait prendre mes attentions pour de la soumission, il ignorait que j'avais décidé de le dissoudre dans l'alcool comme un sucre au fond d'un verre de rhum. Je n'avais aucune idée du temps que cela me prendrait mais quoiqu'il en soit je l'abrutissais tellement qu'il cessa vite toutes ses saletés. Mais banco, il n'a pas traîné, un truc au cœur, lui qui n'en avait pas, il était bien imbibé, il a chuté dans les escaliers et tchao pantin !

Alors nous sommes restés tous les deux, la mère et moi. La mère avec son silence, ses dents tombant une à une dans l'assiette et son anisette. Anisette le midi, l'après-midi, avant et après le diner, anisette toujours. Joli comme nom, anisette, ça sonne comme une fleur des champs, une fille joliette. Mais ça vous flingue la cervelle. Elle est devenue complètement marteau.

– Reste tranquille, Bernard, tu n'as rien à craindre.

Avec la mère, ça tenait ce que ça tenait. Je sais encaisser. Jusqu'à ce soir. Elle était tellement pétée qu'elle a mis le coude dans son assiette de soupe et a tout renversé. Ça m'a agacé, je lui ai dit qu'elle buvait trop, que c'était marre de la voir dans cet état. Ça l'a rendue dingue.

– Ta gueule, connard ! L'avait raison, le père, t'es qu'une fiotte. Une putain de fiotte ! La fiotte à son papa !

J'étais en train de couper le pain, j'ai balancé mon bras qui tenait le couteau, le sang a giclé, un éclair sur le mur. Elle est tombée de sa chaise. J'ai gueulé comme un goret à l'abattoir, le voisin s'est pointé. A la vue du spectacle, il s'est immédiatement barré. Et ma vie s'est mise à défiler devant moi. Mauvais film. J'entends les sirènes, les lumières bleues tournent sur les façades. On dirait un manège de la fête foraine. C'est beau. Je tiens le couteau dans ma main droite. La main sale. Celle qui frottait le pantalon de mon père. Celle qui n'a jamais rien pu faire de sa vie.

– On est derrière la porte, Bernard, tu n'as rien à craindre.

Je reconnais la voix. Le chef des gendarmes à qui je n'ai rien révélé, l'année dernière, entre. Derrière lui des costauds masqués, armés. Le sang de la mère coagule sur le mur, il sèche moins vite que les larmes. Ma main sale tient le couteau. Et accomplit un geste simple comme bonjour. Vers ma gorge. Zipp !

Le sang de Bernard est mêlé à celui de sa mère. Le capitaine Morland n'a rien pu faire pour éviter ce désastre mais son intuition lui suggère que le désastre a eu lieu bien avant l'épilogue de cette funeste soirée. Derrière lui, au-dessus d'une commode, trône le portrait d'un homme, le père de famille sans aucun doute. Et sur ce visage, une goutte de sang, sous l'œil droit, une larme pourpre qui ne séchera pas avant longtemps. Nourrie de quels chagrins, de quels remords, de quelles fautes inavouables ? Le capitaine Morland se penche sur le corps du jeune homme et, malgré le sang, il reconnaît les traits du garçon qui attendait devant la gendarmerie, l'an passé, et qui avait fui sans demander son reste. Il se souvient de

la silhouette qui le regardait de loin. Un regret envahit soudain le capitaine Morland : celui de n'avoir pas appris à traduire les silences et les larmes qui en disent certainement plus long qu'un groupe sanguin ou une déposition en bonne et due forme.